

—Pourquoi donc ! Je n'épouserai jamais un homme qui aurait la cruauté de m'éloigner de toi.

—Ce sont des enfantillages. Il n'est jamais prudent, pour une belle-mère, de s'imposer chez son gendre.

—Alors, je resterai fille et la plus heureuse des filles !

Un jour que Lucile, énervée par des rêveries sentimentales auxquelles le baron de Borianne n'était pas étranger, se consolait en cajolant sa mère, on frappa à la porte.

C'était le valet de chambre.

—Un jeune homme, dit-il, demande à parler à madame la comtesse.

En même temps, il présentait, sur un plateau, la carte du visiteur.

Cette carte était renfermée dans une enveloppe cachetée ; précaution étrange !...

—Connaissez-vous ce jeune homme ! demanda Mme de Fallière au domestique.

—Non, madame la comtesse ; c'est la première fois que ce monsieur vient ici.

—Comment est-il ?

—Grand, bien planté, comme on dit, madame la comtesse. Il est mis correctement.

Mme de Fallière décacheta l'enveloppe et pâlit en lisant ces mots :

"Jacques Brémont, ingénieur agronome, demande à parler à Mme de Fallière, qui sera heureuse de le recevoir."

Par un mouvement tout naturel, Lucile s'était penchée pour lire la carte.

Elle ne croyait pas commettre d'indiscrétion et elle éprouva une vive contrariété en voyant sa mère retourner précipitamment le mystérieux papier.

—Faites entrer ce jeune homme au salon, dit la comtesse au domestique.

Elle embrassa fébrilement Lucile et passa dans sa chambre à coucher, sous prétexte de faire un bout de toilette, en réalité pour s'y remettre d'une émotion qu'elle essayait vainement de cacher.

Tout de suite, au vu de la carte signée : *Jacques Brémont*, la comtesse de Fallière avait eu le pressentiment que le voile allait se déchirer pour elle.

C'est qu'aussi la moindre circonstance suffisait à lui rappeler ses chers disparus : le mystère dont s'enveloppait le jeune visiteur était bien fait pour réveiller l'obsédante pensée.

Elle entra au salon d'un pas chancelant.

Jacques feuilletait sur le guéridon un journal illustré. Surpris dans cette occupation tout au moins singulière, dans la circonstance, il se leva et, affectant un trouble qu'il avait étudié et répété chez lui, la veille :

—C'est à madame la comtesse de Fallière, dit-il, que j'ai... l'honneur... de parler ?...

—Oui, monsieur.

Andrée fit quelques pas en avant, porta la main à son cœur comme pour en réprimer les battements et se laissa presque choir dans un fauteuil.

Jacques devina les angoisses de la mère de Marcel.

Il garda le silence, afin de lui laisser le temps de se remettre.

Mais il la tenait sous son regard fascinateur où, à force de volonté, il était parvenu à faire briller une larme !

Andrée vit cette larme.

—C'est lui, se disait-elle, c'est mon fils... mon fils à qui on a retiré jusqu'à son nom de Marcel.

Elle le considéra avec autant de curiosité que d'attendrissement. Rien dans les traits du jeune homme ne lui rappelait le visage du père.

C'était assurément un beau garçon, mais sans aucune finesse de race.

De nouveaux doutes s'élevèrent dans son esprit.

—Que désirez-vous de moi, monsieur ? demanda-t-elle.

Il se rapprocha et la regardant toujours bien en face :

—J'ai peut-être eu tort de venir, soupira-t-il.

Était-ce un message de son fils ? Était-ce Marcel lui-même ?

Questions qui étreignaient le cœur de la pauvre femme !

—Veuillez vous expliquer, monsieur, dit-elle.

Jacques prit sa voix la plus douce, la plus insinuante :

—J'ose espérer, madame la comtesse, que ma visite ne vous causera que de la joie. Je vous suis envoyé par un homme dont le souvenir vous est cher, par Julien Lartigue, mort un an avant votre second mariage.

—Mais qui donc êtes vous, monsieur ?

—Je suis son fils.

Et tirant de sa poche la lettre que Julien Lartigue avait chargé M. Lambert de remettre à Marcel :

—Veuillez lire ce billet, madame la comtesse. Il m'a été délivré, la semaine dernière, par le maître de la pension où j'ai fait mes études.

Andrée déplaça la lettre.

Elle reconnut l'écriture de Julien.

Et pendant qu'elle lisait, Jacques suivait avec une attention passionnée tous les mouvements de sa physionomie.

—Allons ! se disait-il, cette femme-là a du cœur. Elle ne laissera pas son fils dans la misère !

Il se préparait à la grande scène, la "scène à faire", comme disent les dramaturges.

Mme de Fallière laissa tomber la lettre sur ses genoux et contempla, à travers ses larmes, ce fils qui lui était enfin rendu.

Cependant, avant de lui ouvrir ses bras, elle lui posa une nouvelle question :

—Comment se fait-il que vous vous appeliez Jacques Brémont ?

Le misérable avait préparé une histoire pour les besoins de sa cause.

—Une femme inconnue, dit-il, m'a abandonné tout jeune à la pension Lambert. Elle prétendait avoir oublié mes actes d'état civil et promit de les envoyer par la poste le lendemain. Depuis, on n'en entendit plus jamais parler. Mon maître recevait régulièrement le prix de ma pension. Il lui restait en supplément une petite somme qu'il m'a remise lorsque, après avoir remporté mon baccalauréat ès-sciences, je vins à Paris suivre les cours de l'Institut agronomique....

—Cette somme vous a-t-elle suffi ? demanda avec inquiétude la comtesse de Fallière.

—Oh ! non, madame, répondit Jacques, et j'en ai vu de dures à Paris ! Mais permettez-moi de compléter mes explications.

—Je vous écoute, mon pauvre enfant !

C'était le premier mot de tendresse qui échappait à Andrée.

—M. Lambert, continua l'imposteur, avait dû faire, sur mon abandonnement, une déclaration à l'autorité civile qui, après des enquêtes infructueuses pour retrouver ma famille, me donna le nom de Jacques Brémont. Bref, j'étais dans l'ignorance absolue du passé lorsque, il y a trois jours, je fus averti par dépêche que mon maître se mourait. J'arrivai à temps pour recevoir de lui le dépôt qu'il ne devait pas me délivrer avant ma majorité. Il voulut me fournir quelques explications dont j'étais avide ; mais les forces lui manquèrent soudain, et il expira.

—N'avait-il confié ce secret à personne ?

—Non, pas même à sa sœur ; Mlle Lambert, qui ne sait rien, qui ignore jusqu'à l'existence de cette lettre.

La comtesse de Fallière relut encore une fois le billet et voyant qu'il était signé des seules initiales J. L. :

—Comment avez-vous su le nom de votre père ?

—Par M. Lambert mourant. C'est tout ce qu'il a pu me dire. J'ignore qu'elle était la profession de mon père et où il a fini ses jours.

—Ne vous rappelez-vous rien de votre première enfance ?

—Peu de chose : la vision de hautes montagnes au pied desquelles je voyais passer, le soir, des troupeaux de chèvres et des paysannes aux pieds nus. Ce devaient être les Pyrénées.

Avec quel art le misérable mettait à profit les confidences qu'il avait reçues de Marcel.

Toute sa comédie était montée dans les moindres détails. Il avait prévu les demandes et préparé les réponses.

Il commençait à s'énervier des précautions que prenait la comtesse pour s'assurer de son identité.

Il garda un instant le silence, dans l'espoir qu'elle s'abandonnerait enfin à sa tendresse maternelle.

Comme elle hésitait encore, il prit un grand air de dignité froissée, de chagrin contenu.

—Faut-il me retirer, madame la comtesse ? Ai-je eu tort d'obéir à mon père en venant jusqu'ici ?

Et fort habilement, en acteur consommé, il se cacha le visage dans les mains et simula un sanglot.

Andrée se leva.

Lui ouvrant ses bras :

—Embrasse-moi, mon enfant.

Le traître ne se le fit pas dire deux fois.

Il serra contre son cœur la mère de Marcel.

—Oh ! maman ! maman, combien vous m'avez manqué ! que de malheurs vous auriez pu m'éviter si je vous avais connue plus tôt.

Il ne perdait pas son temps, le bandit !

Andrée l'embrassa à plusieurs reprises et le fit asseoir auprès d'elle.

—Puisque tu sais tout, lui dit-elle, tu n'as pas à me reprocher d'avoir manqué à mes devoirs envers toi.

—Ton père ne m'a jamais donné signe de vie. Toutes mes recherches pour vous retrouver ont été vaines. Ah ! depuis longtemps, longtemps, je n'espérais plus te revoir.

—Et moi, dit Jacques, je me croyais abandonné pour toujours, réduit à mes seules forces, sans guide pour me conseiller, me soutenir dans une profession où un homme, dépourvu de toutes ressources, ne sera jamais qu'un salarié.